

Oliv. Good morning, fair ones; pray you, if you know,
Where in the **purlieus** of this forest stands
A sheep-cote **fenced about** with olive trees? (IV, 3).

FVH

SUP

LEP

Bonjour, belle jeunesse! Bonjour, mes bons amis.
Dites-moi! savez-vous S'il vous plaît, savez-
vous, / Au **purlieu** de
dans quelle clairière de la vous, /
forêt est une bergerie **grande forêt**, / Certaine
entourée d'oliviers? **bergerie entourée** cette forêt, où se trouve /
d'oliviers? (696). Une bergerie clôturée
d'oliviers? (70).

Ici, c'est par le recours à l'archaïsme que Lepoutre arrive à ses fins. "Purlieu" en anglais élisabéthain était une déformation de vieux français "pour allée". Libre à l'imagination du spectateur d'entendre ce qu'il veut dans ce "purlieu"! Notez également qu'il a préféré le vocable "clôturé", plus concret, plus imagé qu'"entouré", pour "fenced". Prêtez aussi l'oreille au texte de Supervielle; le poète français semble bien avoir réagencé la syntaxe pour parvenir à une métrique d'alexandrins.

Pour finir sur une boutade, nous reprendrons à notre compte la phrase par laquelle Hector Malot mettait fin à sa comparaison des traductions de Guizot et de François-Victor Hugo dans *L'Opinion nationale* du 5 octobre 1862: "Je ne sais si la méthode que je viens d'employer a été agréable au lecteur, mais à coup sûr, elle est concluante". Dont acte!

BRIAN T. FITCH

Schleiermacher et l'émergence d'une herméneutique de la distanciation ontologique¹

Le présent article cherche à démontrer que dans l'*Herméneutique*² de Schleiermacher pour la première fois se trouvent réunies les conditions requises pour l'émergence d'une herméneutique de la distanciation ontologique. Avant lui, l'herméneutique s'était toujours occupée traditionnellement soit de la Bible soit des oeuvres de l'Antiquité. L'éloignement temporel des textes en question faisait que leur compréhension nécessitait un travail de philologue afin d'éclaircir les difficultés d'ordre linguistique provenant de l'évolution de la langue depuis l'époque de leur rédaction. Il s'agissait essentiellement d'oeuvrer pour recréer les conditions de leur réception par leurs premiers lecteurs, contemporains de l'auteur. Le genre de difficulté de compréhension qu'ils présentaient à l'herméneute était tributaire du temps qui s'était passé depuis l'époque de leur auteur et de ceux pour qui il écrivait. Les éléments des textes soit au niveau du langage soit au niveau de ce dont ils parlaient qui n'étaient pas familiers aux contemporains de l'herméneute leur paraissant étranges, sinon étrangers, créaient des obstacles à leur compréhension et nécessitaient une explication de la part de l'interprète afin de leur donner

- 1 Cet article s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche sur "Le statut et le fonctionnement du métatexte critique dans ses rapports avec le texte littéraire commenté," subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.
- 2 La publication en 1959 de l'édition Kimmerle de l'*Herméneutik* de Schleiermacher a donné lieu à un véritable renouveau des études schleiermachériennes. Car la première édition de F. Lücke (1838) avait été fondée sur le manuscrit de 1819, "L'Exposé abrégé de 1819," et ne contenait ni les deux premiers manuscrits de Schleiermacher, "Les Aphorismes de 1805-1810 et de 1809-1810" et "La première esquisse de 1809-1810," ni ceux de l'"Exposé séparé de la deuxième partie datant de 1826-1827" (remplacé par des notes prises par ses étudiants) et des "Notes marginales de 1832-1833," d'où l'exposition très incomplète qu'elle offrait des idées de l'auteur, ce qui explique la lecture qu'en donne, entre autres, Wilhelm Dilthey et, à sa suite Gadamer (voir plus bas note 22).

accès à leur sens. Le processus herménéutique avait donc pour but desurmonter la distanciation temporelle que ressentait le lecteur dans son présent à lui. Dans les écrits herménéutiques de Schleiermacher, nous assistons à l'effacement de cette distanciation historique³ découlant de l'altérité de celui distanciation de caractère spatial et ontologique⁴ découlant de l'altérité de celui qui était à l'origine du texte, du fait que le texte était d'une main autre que celle du lecteur. Or, il va sans dire que cette autre forme de distanciation avait toujours été opératoire quel que soit l'âge du texte puisque l'herméneute prenait toujours pour objet d'étude les textes des autres, mais elle avait été masquée en quelque sorte⁵ pour la distanciation historique qui constituait un obstacle à la compréhension plus évidente et plus immédiate et dont la résolution était la plus urgente. Plusieurs facteurs à l'oeuvre dans l'élaboration de la pensée herménéutique de Schleiermacher contribuaient à cette évolution décisive dans la façon de concevoir le texte en tant qu'objet d'interprétation.

Le premier de ces facteurs et l'une des innovations généralement reconnues de son herménéutique est la présupposition de la non-compréhension.⁶ Pour ses précurseurs, il avait toujours été question d'identifier dans un texte donné les passages qui présentaient des difficultés de compréhension particulières et où, par conséquent, la compréhension n'allait pas de soi. "Les façons dont on a traité l'herméneutique jusqu'ici," écrit-il, "partent de la banalité de la compréhension, qui ne requiert pas d'art avant de se heurter à un non-sens"⁶ (S 56). Or, l'innovation de Schleiermacher était de soutenir que la

compréhension n'allait jamais de soi, mais était toujours problématique, ce qu'il affirmait catégoriquement en ces termes: "L'herméneutique repose sur le fait (*Factum*) de la non-compréhension du discours," la non-compréhension étant "en partie indétermination, en partie ambiguïté du contenu"⁸ (B 73). Cette prémisses constituait déjà, en elle-même, tout un programme, nécessitant que la tâche de l'herméneute soit repensée de fond en comble. En fait, Schleiermacher va jusqu'à prétendre que s'il y a quelque chose qui va de soi, c'est "la mécompréhension" qui "se produit d'elle-même." "[L]a compréhension," par contre, "doit être voulue et cherchée" "sur chaque point"⁹ (S 112). Il n'y a donc pas de compréhension sans un effort concerté pour y parvenir. Mais, dès lors, comment expliquer le fait qu'il arrive bien qu'on a l'impression de bien comprendre le texte qu'on lit ? C'est que cette impression est erronée si, par la suite, on rencontre des problèmes de compréhension, car, selon Schleiermacher, "des passages difficiles ne surgissent que parce qu'on n'a pas non plus bien compris ce qui est facile"¹⁰ (S 75). Autrement dit, ce qui paraît surgir à un point donné du texte comme difficulté de compréhension a nécessairement déjà été préparé par ce qui l'a précédé en ce sens que le lecteur n'a pas compris aussi bien qu'il le croyait le texte précédent, "[c]ar d'habitude lorsque la compréhension devient incertaine, c'est qu'elle a déjà été négligée plus tôt"¹¹ (B 74). D'où "l'ampleur considérable de la mécompréhension en chaque domaine"¹² (S 75).

La première conséquence du fait de prendre comme prémisses la non-compréhension, c'est que pour la première fois l'objet de l'interrogation herménéutique n'est plus tel ou tel segment du texte dont on ne peut saisir directement le sens et qui pose donc un problème de compréhension mais le texte tout entier. Il ne s'agit plus de relever les mots, les tournures ou les passages en question et de restreindre son commentaire à ces derniers. Le texte se présente à l'herméneute comme une totalité, jouissant d'une intégrité qui lui est propre, et c'est l'ensemble du texte, plutôt que certaines de ses parties, qui est à interpréter.

8 Le texte cité ici se rapporte au second cour de Schleiermacher sur l'herméneutique, "Les principes généraux de l'art de l'interprétation" (Berlin, nov. 1809 ? mars 1810). Cette "Herménéutique générale, 1809-10 (dans la transcription d'August Twisten de 1811)," traduit par Berner, ne figure pas dans l'édition de Kimmerle ni dans l'édition précédente de F. Lücke, mais a été publiée dans "Friedrich Schleiermachers Allgemeine Hermeneutik von 1809/10, herausgegeben von Wolfgang Virmond" (Internationaler Schleiermacher-Kongress Berlin 1984), que nous n'avons pas pu consulter.

9 "Die strengere Praxis geht davon aus daß sich das Mißverstehen von selbst ergibt und daß Verstehehen auf jedem Punkt muß gewollt und gesucht werden" (Kimmerle 1959, 86).

10 "Schwierige Stellen in bekannter Sprache entstehen nur, weil man auch das Leichte nicht recht verstanden hat" (Kimmerle 1959, 55).

11 "1.) Ich verstehe alles bis ich auf einen Widerspruch oder Nonsens stoße 2.) ich verstehe nichts was ich nicht als nothwendig einsehe und construiren kann" (Kimmerle 1959, 31). Voir la note précédente.

12 "Ueber den großen Umfang des Mißverstehens auf jedem Gebiete" (Kimmerle 1959, 55).

3 Remarquons que la contrepartie exacte de la distanciation historique serait la distanciation géographique où l'éloignement dans l'espace se substitue à l'éloignement dans le temps. Cette distanciation-ci a pour nom "l'exotisme." Voir notre article: "Le Voyage comme paradigme herménéutique: exotisme butorien et exotopie bakhtinienne."

4 La manière dont Georges Gusdorf (1993) évoque les deux sortes de distanciation, temporelle et ontologique, est significative à cet égard: "Le dialogue entre contemporains relie des individus que rassemble la communauté des significations de l'époque; de l'un à l'autre, la distance est seulement spatiale, compte tenu de la différence constitutionnelle des individualités. La difficulté augmente avec l'écart entre deux moments culturels différents; le dialogue entre les individus se double d'un dialogue entre les époques, confrontation entre systèmes de valeurs communément admis d'une part et d'autre" (210-11).

5 Jean Grondin (86) y voit l'influence de son contemporain Friedrich Schlegel, auteur d'un essai "Sur l'incompréhension."

6 "Die bisherigen Behandlungen der Hermeneutik gehen aus von der Landläufigkeit des Versteehens das nicht eher der Kunst bedarf bis es auf Nonsens gestoßen ist" (Kimmerle 1959, 37-38).

7 Deux traductions de l'édition de Kimmerle sont sorties en 1987, l'une de Christian Berner à Paris et l'autre de Marianna Simon à Genève avec un Avant-propos de Jean Starobinski. Celle de Simon se lit, en général, d'une manière plus cohérente et nous l'avons donc adoptée ici. Il existe, pourtant, certains passages de l'original qui n'ont pas été repris dans l'édition de Genève (représentée par le sigle S suivi de la pagination) et là où nous avons l'occasion de les citer, nous donnons le texte de l'édition de Paris (représentée par le sigle B suivi de la pagination). Une traduction américaine de cette même édition est parue en 1977.

Mais il y a plus. Christian Berner qui, contrairement à la plupart des commentateurs de l'herméneutique de Schleiermacher, tient compte, dans son ouvrage *La Philosophie de Schleiermacher*, de l'ensemble de ses écrits,¹³ fournit des précisions importantes concernant le statut de l'incompréhension chez Schleiermacher qui nous paraissent d'une portée fondamentale. Il insiste, à juste titre, sur le fait que "[l']incompréhensible ne peut apparaître que si je veux comprendre" et que "[c]'est donc bien la volonté de comprendre qui est à l'origine de l'erreur de compréhension" (1995, 56-57). Ayant constaté que dès le troisième aphorisme, Schleiermacher "distingue 'deux maximes opposées' en matière de compréhension: '1) Je comprends tout jusqu'à ce que je me heurte à une contradiction ou à un non-sens,' ce qui permet de prendre conscience de la non-compréhension et de la volonté de comprendre; '2) je ne comprends rien dont je ne saisisse la nécessité et que je ne puisse construire' (B 11)"¹⁴ (1995, 57), il commente cette dernière maxime qu'il estime être "celle de l'herméneutique de Schleiermacher" en ces termes: "Son rôle méthodologique est capital: d'entrée de jeu, l'herméneutique est une manifestation de la volonté de comprendre, de la bonne volonté de comprendre. C'est pourquoi l'opération de l'herméneutique doit commencer 'dès les premiers débuts de l'entreprise consistant à vouloir comprendre un discours'" (Voir note 7 *supra*, B 74); "On ne saurait trop insister sur le rôle fondamental de 'vouloir comprendre,' qui seul permet de rendre compte que l'herméneutique repose sur le fait [*Factum*] de la non-compréhension du discours" (Voir note 7 *supra*, B 73) (1995, 57). Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, "la non-compréhension n'est pas une réalité, une donnée," conclut Berner, "car si elle était totale, alors on ne saurait comment y rattacher la compréhension" (1995, 57). Son statut serait d'un ordre méthodique et sa portée donc méthodologique: "La non-compréhension est méthodique: vouloir comprendre un discours, c'est faire d'emblée comme si je ne comprenais pas" (1995, 57-58; nous soulignons). La non-compréhension est, en premier lieu, volontaire, étant voulue pour des raisons méthodologiques en tant qu'attitude adoptée devant le texte. Faire comme si on ne comprenait pas, c'est motiver ses efforts de compréhension, s'inciter à tout faire pour accéder à la compréhension la plus complète du texte. Mais c'est aussi - et c'est ceci qui importe pour notre propos - mettre toutes les parties constitutives du texte sur un pied d'égalité en leur attribuant un statut identique quant à leur compréhensibilité. C'est le texte tout entier qui se trouve posé là, en bloc, comme objet de la non-compréhension qu'on a choisie d'adopter pour les besoins de la cause. Bref, le texte s'impose à l'attention de celui qui l'interroge

comme une entité uniforme, dans toute son homogénéité textuelle en tant qu'objet matériel constitué par des signes linguistiques, car tout signe linguistique non-compris voit son caractère de *signifié* s'éclipser en faveur de son statut comme *signifiant* du fait que sous les yeux de quelqu'un qui ne comprend pas, l'ensemble d'un texte tend à se réduire à de la matière langagière. Cela veut dire que pour la première fois dans l'histoire de l'herméneutique ce qui est pris comme objet d'interprétation n'est pas tel ou tel segment du texte mais le texte tout entier.

Non moins important est l'accent qui se trouve mis ainsi sur l'altérité du texte. Car cette même uniformité et cette même homogénéité provenant de sa non-compréhensibilité font qu'il est *autre* dans le plein sens du terme. Ce qu'on ne comprend pas est nécessairement perçu comme étant autre (de même que ce qui est compris, en revanche, est perçu comme ayant quelque chose en commun avec nous qui, par là même, le rapproche de nous). Adopter l'attitude qu'on ne comprend pas quelque chose, c'est présupposer l'altérité de cette chose. Là, en revanche, où le texte ne se révèle incompréhensible que par endroits, d'une manière intermittente au fur et à mesure de sa lecture, son altérité sera ressentie comme étant, en quelque sorte, mitigée ou atténuée, puisque partout ailleurs il paraîtra familier, donnant prise à notre compréhension. Bref, le fait que Schleiermacher ait pu concevoir l'ensemble du texte comme une entité unie et indivisible dans sa non-compréhensibilité veut dire qu'il a été à même de prendre pleinement conscience de son altérité et que le discours qui le confrontait dans sa tâche d'exégète a pu s'imposer dans toute sa particularité ontologique en tant que texte.

Contrairement à ses précurseurs et à ses contemporains tels Ast et Wolf, Schleiermacher fait relativement peu de cas du problème que pose, pour l'interprétation, la distanciation historique en faisant remarquer que "[s]'il n'y avait que les textes étrangers ou anciens qui aient besoin de l'art, les lecteurs primitifs n'auraient pas eu besoin de celui-ci et l'art reposerait alors sur la différence entre eux et nous" (S 111). C'est que pour lui, le travail du philologue et de l'historien suffisait pour faire le pont avec le passé et pour nous mettre à la place des lecteurs contemporains de l'écrivain de l'Antiquité: "Cette différence est tout d'abord éliminée par la connaissance de la langue et de l'histoire, et l'interprétation ne commence qu'après qu'on se soit mis au niveau des lecteurs originaux"¹⁵ (B 122). Malgré le fait d'avoir dit que se mettre dans la situation des lecteurs originaux est le *préalable* de toute activité interprétative, Schleiermacher poursuit en insistant sur l'impossibilité de

13 Ils incluent, en plus de son *Herméneutique*, ses *Discours sur la religion* (1799) et sa *Doctrinae de la foi* (1822), deux ouvrages philosophiques: son *Éthique* (1805-60) et sa *Dialectique* (1839).

14 "1.) Ich verstehe alles bis ich auf einen Widerspruch oder Nonsens stoße 2.) Ich verstehe nichts was ich nicht als nothwendig einsehen und construiren kann" (Kimmerle 1959, 31).

15 "Wenn es nur ausländische und alte Schrift wäre, die der Kunst bedürfte: so müßten die ursprünglichen Leserhrr nicht bedurft haben, und die Kunst beruhte also auf dem Unterschiede zwischen diesen und uns. Das wird aber durch Sprach- und Geschichtskenntniß erst aus dem Wege geräumt und nach erfolgter Gleichsetzung geht erst die Auslegung an" (Kimmerle 1959, 86).

"procéder absolument" en oeuvrant pour atteindre ce but:¹⁶ "La différence entre ces écrits et les écrits contemporains dans notre langue ne réside donc que dans le fait que cette opération consistant à se mettre au niveau du lecteur original ne peut pas précéder absolument, mais qu'elle ne s'accomplit qu'avec et pendant l'interprétation, et qu'il faut toujours tenir compte de ce fait lorsqu'on interprète"¹⁷ (B 122¹⁸). Qu'est-ce à dire sinon que même dans le cas des textes de l'Antiquité, il est impossible de faire abstraction de toute distanciation ontologique ou même, pour les besoins de la cause, de la mettre entre parenthèses ?

Richard Palmer, l'un des meilleurs commentateurs anglo-saxons de l'herméneutique, évoque cette "tendency to gloss over the problem of ... penetrating a distant time," en l'attribuant à l'accent mis par Schleiermacher sur le problème de la compréhension, lorsqu'il dit que "Schleiermacher's focus on understanding, however, tends to make [this problem] seem less problematic than understanding itself" (96). Et Palmer de conclure en citant la formule de Gadamer, formule qui cristallise on ne peut plus clairement le poids respectif attribué par Schleiermacher aux deux formes de distanciation: "Le problème de Schleiermacher n'est pas celui de l'obscurité de l'histoire, mais celui de l'obscurité du toi"¹⁹ (Gadamer 210). Schleiermacher fait justement remarquer que c'est précisément "parce que chacune [*chaque âme*] est dans son être unique le non-être des autres" que "l'incompréhension ne se dissipera jamais entièrement"²⁰ (§ 192).

Gadamer fait bien ressortir l'originalité de la pensée de Schleiermacher à cet égard:

16 Le passage suivant nous paraît invalider l'objection de Gadamer qu'"on peut se demander s'il est possible de séparer de cette manière la compréhension de la mise en oeuvre d'une identification avec le lecteur premier. En vérité, la condition préalable idéale d'une identification avec le lecteur premier ne peut être réalisée avant l'effort véritable de compréhension puisqu'elle s'y absorbe complètement" (210): "... es fragt sich, ob man zwischen der Herstellung der Gleichheit mit dem ursprünglichen Leser und dem Verstehen so scheiden kann. In Wahrheit läßt sich die ideale Vorbedingung der Gleichsetzung mit dem Leser nicht vor der eigentlichen Verständnisbemühung realisieren, sondern ist ganz in diese verschlungen" (179).

17 "Der Unterschied zwischen diesen Schriften und einheimisch gleichzeitigen liegt also nur darin daß jene Operation des Gleichsetzens nicht ganz vorhergehen kann, sondern sie wird erst mit dem Auslegen und während desselben vollendet, und dies ist beim Auslegen selbst immer zu berücksichtigen" (Kimmerle 1959, 86).

18 Ici, nous reprenons la traduction de Berner dont la formulation est plus claire.

19 "Schleiermachers Problem ist nicht das der dunklen Geschichte, sondern das des dunklen Du" (179).

20 "... weil jede in ihrem einzelnen Sein das Nichtsein der anderen ist, das Nichtverstehen sich niemals gänzlich auflösen will" (Kimmerle 1959, 141).

[L'idée d'une herméneutique universelle chez Schleiermacher] naît de la notion que l'expérience de l'étrangeté et la possibilité de la compréhension sont universelles. ... c'est justement l'élargissement de la tâche de l'herméneutique au 'dialogue riche de signification' (*bedeutsames Gespräch*) ... qui montre comment le sens de l'étrangeté, que l'herméneutique vise à surmonter, a subi une métamorphose radicale en regard de la finalité reconnue jusqu'ici à l'herméneutique. En un sens nouveau et universel, l'étrangeté est déjà indissolublement donnée avec l'individualité du toi.²¹ (197)²²

Ces remarques de Gadamer suggèrent la possibilité que c'est l'intérêt porté pour la première fois sur le discours oral, telle la conversation, qui est responsable d'une transformation dans le concept traditionnel de l'étrangeté en herméneutique de sorte que l'étrangeté, chez Schleiermacher, revêt un caractère franchement ontologique (bien que ce qu'elles disent littéralement, ce soit que l'intérêt en question est le reflet d'une telle transformation). Et c'est justement l'élargissement de la portée de l'herméneutique effectué par Schleiermacher jusqu'à y inclure la conversation et toute forme de discours oral qui constitue le deuxième facteur dans l'émergence d'une herméneutique de la distanciation ontologique.

Schleiermacher insiste sur l'importance du discours oral dont la compréhension paraît devenir, pour lui, proprement emblématique du processus herméneutique. Car il estime que l'interprétation "englobe ... toute compréhension d'un discours étranger"²³ (§ 170) et reproche à son contemporain Wolf le "fait qu'il parle uniquement d'écrivains qu'il s'agit de comprendre" [note:] "comme si cette situation ne se rencontrait pas aussi dans la conversation et la parole immédiatement perçue"²⁴ (§ 178). À cet égard, sa

21 "[Schleiermachers Idee einer universalen Hermeneutik] ist aus der Vorstellung entstanden, daß die Erfahrung der Fremdheit und die Möglichkeit des Mißverständnisses eine universelle ist. ... Aber gerade die Ausweitung der hermeneutischen Aufgabe auf das 'bedeutsame Gespräch,' die für Schleiermacher besonders charakteristisch ist, zeigt, wie sich der Sinn der Fremdheit, deren Überwindung die Hermeneutik leisten soll, gegenüber der bisherigen Aufgabenstellung der Hermeneutik grundsätzlich gewandelt hat. In einem neuen, universalen Sinn ist Fremdheit mit der Individualität des Du unauf löslich gegeben" (167-68).

22 Gadamer ne manque pas de souligner à la fois le rôle essentiel joué par l'altérité chez Schleiermacher et son originalité en ancrant l'étrangeté dans le concept de l'autre, mais non sans psychologiser ce dernier au point de perdre de vue entièrement l'existence textuelle de l'autre. C'est qu'il choisit de privilégier abusivement — et en connaissance de cause — l'interprétation psychologique (avec laquelle il confond l'interprétation technique) et de faire abstraction de l'interprétation grammaticale afin de pouvoir taxer Schleiermacher de subjectivisme romantique. Voir l'excellente discussion de la partialité de sa présentation de l'herméneutique schleiermachérienne dans *Vérité et méthode dans l'ouvrage de Christian Berner* (1995, 16-25), ainsi que notre article "Schleiermacher entre Gadamer et Todorov: un problème d'appropriation."

23 "Unter diese nur scheint mir auch das Auslegen zu gehören sofern ich nämlich unter diesem Ausdruck alles Verstehen fremder Rede zusammenfasse" (Kimmerle 1959, 124).

24 "Meine beiden Führen aber beschränken mich auf mancherlei Weise, der eine schon dadurch,

pensée se démarque non seulement de tous ses précurseurs mais aussi de la plupart de ses successeurs modernes (à l'exception importante de Gadamer, qui privilégie la situation dialogique). Peter Szondi souligne, à juste titre, le fait que "ce retour de l'écrit à l'oral" constitue "la démarche décisive de Schleiermacher" (145), et Hans Robert Jauss y voit effectivement l'une des ses prémisses lorsqu'il écrit que "[c]hez Schleiermacher, [ce changement de paradigme] aboutit à la fondation d'une herméneutique universelle comme science de la compréhension qui part du discours oral et non pas de textes..."²⁵ C'est que Schleiermacher ne reconnaît pas de différence de statut entre l'écrit et l'oral en tant qu'objet d'interprétation:

Il ne s'agit pas non plus seulement de ce qui est écrit. Sans cela l'art ne deviendrait nécessaire que par la différence entre écrit et discours, c'est-à-dire par l'absence de la voix vivante et le défaut de toute action personnelle. Mais cette dernière a à son tour besoin de l'interprétation et celle-ci reste toujours incertaine. La voix vivante facilite certes grandement la compréhension, mais celui qui écrit doit en tenir compte. S'il le fait, l'art d'interpréter devrait aussi être superflu, ce qui n'est pourtant pas le cas. Donc là aussi, où il ne l'a pas fait, la nécessité de l'art ne repose pas seulement sur cette différence.²⁶ (§ 111)

L'accent mis sur le discours oral revêt parfois la forme d'une véritable exhortation:

je voudrais en particulier ... donner à l'interprète d'oeuvres écrites le conseil pressant de pratiquer avec zèle l'interprétation de toute conversation quelque peu importante. Car la présence immédiate de celui qui parle, l'expression vivante qui manifeste la participation de tout son être spirituel, la manière dont les pensées se développent ici à partir de la communauté de vie, tout cela incite bien plus que l'examen solitaire d'un texte tout à fait isolé à comprendre une suite de pensées à la fois comme un moment de la vie qui jaillit et comme une action qui a rapport avec beaucoup d'autres, même celles de genre différent, et c'est justement cet

daß er nur von Schriftstellern redet, welche verstanden werden sollen, (Rdb.: als ob nicht auch im Gespräch und in der unmittelbar vernommenen Rede dasselbe vorkommen könne.) ... (Kimmerle 1959, 129).

25 *Pour une herméneutique littéraire* 16. Publié d'abord dans *Diogenes*, 109 (1980), 120-33. Il n'existe pas, à notre connaissance, une version allemande de ce texte.

26 "Es ist auch nicht bloß die Schrift. Sonst müßte die Kunst nur notwendig werden durch den Unterschied zwischen Schrift und Rede, d.h. durch das Fehlen der lebendigen Stimme und durch den Mangel anderweitiger persönlicher Einwirkungen. Die letzten aber bedürfen selbst wieder der Auslegung und diese bleibt immer unsicher. Die lebendige Stimme erleichtert freilich das Verständnis sehr aber der Schreibende muß darauf Rücksicht nehmen. Thut er dies, so müßte die Auslegungskunst dann auch überflüssig sein, welches doch nicht der Fall. Also beruht ihre Notwendigkeit auch wo er es nicht gethan nicht nur auf diesem Unterschiede" (Kimmerle 1959, 86).

aspect qui, dans l'explication des écrivains, est le plus laissé à l'arrière-plan et même la plupart du temps tout à fait négligé. Là où nous sommes arrêtés par ce que la langue a d'étrange, nous entreprenons, il est vrai, d'abord les recherches sur celle-ci; mais la langue peut nous être tout à fait familière et nous nous trouvons néanmoins arrêtés du fait que nous ne pouvons saisir l'enchaînement dans les opérations de celui qui parle."²⁷ (§ 180-81)

Il faut donc pouvoir déceler la cohérence de la pensée qui sous-tend l'évolution syntaxique du texte. Contrairement au cas du texte écrit, le discours oral est "l'expression vivante qui manifeste la participation de tout [l']être spirituel" de celui qui discourt et la "suite de pensées" à laquelle il donne expression, qu'il extériorise, en la verbalisant après l'avoir déjà, notons-le, achevée "par la parole intérieure"²⁸ (§ 101). Il n'est rien d'autre qu'"un moment de la vie qui jaillit" (§ 180-81). Bref, alors que le lecteur se trouve devant un texte, l'auditeur, comme l'interlocuteur, se trouve devant *une personne*, donc devant *un autre*. Que le discours qu'il a à comprendre soit intimement relié à l'autre qui lui parle relève de l'évidence. En l'absence de l'autre, dans le cas où l'autre a couché son discours sur le papier, l'altérité du discours en question peut facilement être perdue de vue lors de "l'examen solitaire [de son] texte" (§ 181), et cela malgré le fait que sous sa forme écrite, le discours ne perd rien de sa fonction communicative. Il n'est donc pas question, pour Schleiermacher, de nier le statut de l'écrit comme manifestation de la vie psychique, "comme un moment de la vie qui jaillit" — même si "c'est justement cet aspect qui, dans l'explication des écrivains, est le plus laissé à l'arrière plan et même la plupart du temps tout à fait négligé" (§ 101). En fait, une autre de ses prémisses est celle de l'indissociabilité du langage et de la pensée: pour lui, "parler," et donc toute forme de discours, "n'est que l'aspect externe de la pensée"²⁹ (§ 101) et "il n'y a pas de pensée sans mots" (B

27 "Insbesondere aber möchte ich ... dem Ausleger schriftlicher Werke dringend anrathen die Auslegung des bedeutsameren Gesprächs fleißig zu üben. Denn die unmittelbare Gegenwart des Redenden, der lebendige Ausdruck welcher die Theilnahme seines ganzen geistigen Wesens verkündigt, die Art wie sich hier die Gedanken aus dem gemeinsamen Leben entwickeln, dies alles reizt weit mehr als die einsame Betrachtung einer ganz isolirten Schrift dazu eine Reihe von Gedanken zugleich als einen hervorbrechenden Lebensmoment als eine mit vielen anderen auch anderer Art zusammenhängende That zu verstehen, und eben diese Seite ist es welche bei Erklärung der Schriftsteller am meisten hintangestellt ja größtentheils ganz vernachlässigt wird. Wir sehen nur wenn wir beides verglichen zwei verschiedene ich möchte mehr sagen Theile als Formen der Aufgabe. Wo wir durch das fremde der Sprache aufgehalten werden, da freilich forschen wir zunächst in dieser; aber diese kann uns ganz geläufig sein, und wir finden uns doch aufgehalten indem wir den Zusammenhang in den Operationen des Redenden nicht fassen können. Beut sich beides gleich wenig dar [...] dann kann die Aufgabe unauf löslich werden." (Kimmerle 1959, 131).

28 "... durch innere Rede ..." (Kimmerle 1959, 80).

29 "... nur die äußere Seite des Denkens ist ..." (Kimmerle 1959, 80).

30 "... weil es kein Denken giebt ohne Wort ..." (Kimmerle 1959, 139-40).

171).³¹ On est maintenant à même d'identifier l'origine et donc le fondement de l'altérité qui caractérise le texte.

Notons que chez Paul Ricoeur qui met, lui aussi, l'accent sur la distanciation ontologique, la distanciation elle-même paraît être fondée très précisément sur le passage de l'oral à l'écrit. Pour lui, c'est effectivement "en vertu de la différence entre l'écrit et le discours, c'est-à-dire uniquement par l'absence d'une voix vivante et d'autres effets personnels"³² (B 122) que l'herméneutique devient nécessaire. Il est intéressant de constater que Schleiermacher nie explicitement le lien que cherche à établir Ricoeur entre le statut de l'écrit et le processus herméneutique lui-même: "... la solution du problème, pour lequel nous cherchons justement une théorie, n'est *aucunement liée au fait que le discours soit fixé pour les yeux par l'écriture*, mais surgira partout où nous avons à percevoir des pensées ou des successions de pensées au moyen de mots. ... il existe pour chacun bien de l'étranger dans les pensées et les expressions d'un autre, et cela dans les deux exposés, l'oral et l'écrit"³³ (S 179; nous soulignons). La seule différence que Schleiermacher reconnaît entre l'oral et l'écrit, c'est que le premier fait plus appel à la mémoire, d'où, par conséquent, la seule et unique utilité, pour lui, du texte écrit:

Il doit donc y avoir sans doute une compréhension du tout seulement d'après les éléments, quand les deux manquent, mais elle sera nécessairement incomplète, si la mémoire n'a pas retenu les détails et que nous ne pouvons, après que le tout est donné, retourner au détail pour le comprendre alors plus exactement et plus parfaitement d'après le tout. Par là disparaît *alors à nouveau entièrement la*

31 Voir aussi: "Le discours est la médiation en vue de la communauté de la pensée.... Il est vrai que parler est aussi médiation de la pensée pour l'individu. La pensée trouve son achèvement par la parole intérieure, et en ce sens la parole n'est que la pensée qui est devenue vraiment pensée. Mais là où le penseur trouve nécessaire de se fixer pour lui-même la pensée, là naît aussi l'art de la parole, la transformation de l'original et alors l'interprétation devient également nécessaire" (S 101). ("Das Reden ist die Vermittlung für die Gemeinschaftlichkeit des Denkens ... Reden ist freilich auch Vermittlung des Denkens für den Einzelnen. Das Denken wird durch innere Rede fertig und in so fern ist die Rede nur der gewordene Gedanke selbst. Aber wo der Denkende nötig findet den Gedanken sich selbst zu fixieren, da entsteht auch Kunst der Rede, Umwandlung des Ursprünglichen, und wird hernach auch Auslegung nötig." (Kimmerle 1959, 80)).

32 "... durch den Unterschied zwischen Schrift und Rede, d.h. durch das Fehlen der lebendigen Stimme und durch den Mangel anderweitiger persönlicher Einwirkungen" (Kimmerle 1959, 86).

33 "... daß die Auslösung der Aufgabe, für welche wir eben die Theorie suchen, keinesweges an dem für das Auge durch die Schrift fixierten Zustande der Rede hängt, sondern daß sie überall vorkommen wird wo wir Gedanken oder Reihen von solchen durch Worte zu vernehmen haben. ... giebt es für jeden mancherlei fremdes in den Gedanken und Ausdrücken eines Andern, und zwar in beiderlei Vortrag dem mündlichen und schriftlichen" (Kimmerle 1959, 130).

différence entre ce qui a été seulement perçu oralement et ce que nous avons devant nous par écrit, du fait que pour le premier cas aussi nous nous emparons par la mémoire de tous les avantages qui semblent appartenir exclusivement au second, de sorte que, comme Platon lui-même l'a déjà dit, l'utilité de l'écriture ne consiste qu'à venir en aide au défaut de mémoire....³⁴ (S 197-98; nous soulignons)

La conclusion qu'en tire Schleiermacher n'est aucunement au désavantage de l'oral. Au contraire, il allègue que puisqu'il n'y a pas de différence plus fondamentale, plus conséquente, entre l'écrit et l'oral, la compréhension et l'interprétation du discours oral doivent servir de modèle pour l'interrogation du texte écrit. Du coup, ce dernier se trouve doté ? et on ne saurait nier ce qu'il y a de paradoxal dans cette issue ? de tous les attributs qui lui font défaut.³⁵

Le troisième et dernier facteur qu'il nous reste à évoquer et qui est tributaire des deux prémisses que nous venons de décrire, c'est l'extension du corpus herméneutique à la littérature contemporaine. Paradoxalement, c'est le geste d'étendre l'activité herméneutique à la conversation et à la discussion en tête-à-tête, c'est-à-dire à l'oral, en dépassant les confins de l'écrit, qui tend à conférer au *texte* contemporain un intérêt particulier, sinon un statut exemplaire, du fait qu'il ne pose pas le problème supplémentaire d'avoir à se transporter dans le passé des lecteurs contemporains des oeuvres de l'Antiquité. Dès que l'attention se trouve attirée sur les difficultés de compréhension que peuvent susciter les paroles de l'autre qui se trouve là devant nous, disponible pour répondre à nos interrogations, il s'ensuit que les écrits de ces mêmes contemporains avec qui nous discutons à vive voix peuvent se révéler aussi dignes de faire l'objet d'un travail herméneutique que les écrits du passé. Mais le peu d'importance, constatée plus haut, que Schleiermacher attribuait aux problèmes posés par la distanciation historique l'incitait déjà à voir dans les écrits contemporains des objets d'étude dignes de l'attention de l'herméneute puisque leur compréhension n'allait pas plus de soi que celle des oeuvres du passé vu sa prémisses de l'inévitabilité de la non-compréhension initiale de tout texte.

Il ne fait pas de doute qu'en considérant les oeuvres contemporaines

34 "Es muß also allerdings ein Verständnis des Ganzen geben auch wenn beides fehlt bloß durch das Einzelne, aber dieses wird notwendig nur ein unvollkommenes sein, wenn nicht das Gedächtniß das Einzelne festgehalten hat, und wir nachdem das Ganze gegeben ist zum Einzelnen zurückkehren können, um es dann aus dem Ganzen genauer und vollkommener zu verstehen. Somit verschwindet hier wieder der Unterschied zwischen dem was bloß mündlich vernommen wird und dem was wir schriftlich vor uns haben gänzlich, indem wir auch für jenes durch das Gedächtniß uns aller Vortheile bemächtigen die dem letzten ausschließlich zu eignen scheinen, so daß wie auch schon Platon gesagt hat der Nutzen der Schrift nur darin besteht dem Mangel des Gedächtnisses abzuhelfen ..." (Kimmerle 1959, 145-46).

35 Ricoeur mènera, pour sa part, un raisonnement parallèle pour arriver à la conclusion inverse: que c'est précisément l'absence dans le texte écrit des attributs communs à toute situation d'énonciation orale qui est à l'origine du problème herméneutique.

comme étant tout aussi dignes de constituer des objets d'interprétation que les oeuvres littéraires des époques passées — même s'il reconnaissait, selon ses propres mots, que "l'antiquité classique ... demeure tout de même toujours le premier objet sur lequel s'exerce notre art"³⁶ (S 203). — Schleiermacher étend le domaine traditionnel de l'herméneutique. Puisque, pour lui, "l'interprétation ne commence qu'*après* qu'on se soit mis au niveau des lecteurs originaux"³⁷ (B 122; nous soulignons), le texte contemporain ne posait ni plus ni moins de problèmes d'interprétation que ne posait le texte de l'Antiquité. Il ne limitait pas les textes contemporains à étudier, d'ailleurs, aux seuls textes littéraires mais allait jusqu'à y incorporer les textes journalistiques et publicitaires, ce qui donne à la fois la mesure de la généralité de sa visée et la modernité de sa démarche. Car il faisait remarquer que s'il avait demandé à son contemporain Friedrich Ast "si des écrivains comme des journalistes et ceux qui rédigent toutes sortes d'annonces dans les journaux sont aussi des objets de l'art de l'interprétation, il ne [lui] aurait pas répondu de façon très aimable," et il ajoutait:

Sans doute bien des choses sont-elles, dans ces cas, telles, qu'il ne peut rien y avoir d'étranger entre l'auteur et le lecteur; mais il se produit néanmoins toujours des exceptions, et je ne puis pas reconnaître pourquoi la transformation de ce qui alors est étranger en quelque chose qui vous est propre pourrait ou devrait se faire autrement que pour ce qui appartient à un écrit plus conforme à l'art. ... Oui, il me faut encore y revenir: *l'herméneutique ne doit pas être simplement limitée aux productions littéraires*³⁸ (S 179; nous soulignons)

Accorder droit de cité dans l'univers de l'herméneutique au texte contemporain était une démarche tout à fait logique vu le fait que le problème de l'interprétation s'y trouvait sous sa forme à la fois la plus fondamentale et la plus homogène: celle de la distanciation ontologique, sans qu'intervienne cette autre distanciation d'origine temporelle qu'il incombait au philologue et à l'historien, plutôt qu'à l'herméneute, d'éliminer. Mais une telle démarche

36 "Bleiben wir zunächst beim klassischen Alterthum stehn welches doch immer der erste Gegenstand bleibt an dem unsre Kunst geübt wird ..." (Kimmerle 1959, 150).

37 "Wenn es nur ausländische und alte Schrift wäre, die der Kunst bedürfte: so müssten die ursprünglichen Leser/ihrer nicht bedurft haben, und die Kunst beruhte also auf dem Unterschiede zwischen diesen und uns. Das wird aber durch Sprach- und Geschichtskennntnis aus dem Wege geräumt und nach erfolgter Gleichsetzung geht erst die Auslegung an" (Kimmerle 1959, 86).

38 "Vielles freilich ist hier so, daß nichts fremdes sein kann zwischen dem Verfasser und dem Leser; aber Ausnahmen kommen doch vor; und ich kann nicht einsehn weshalb dieses fremde auf eine andere Weise könnte oder müßte in eignes verwandelt werden als das einer kunstmäßigen Schrift angehörige. ... Ja ich muß noch einmal darauf zurückkommen, daß die Hermeneutik auch nicht lediglich auf schriftstellerische Productionen zu beschränken ist ..." (Kimmerle 1959, 129-30).

entrain déjà dans la logique qui voulait prendre comme objet d'interprétation toute forme de discours (humain).

Ce que les textes contemporains et le discours oral avaient en commun en comparaisait avec les textes du passé, c'était leur plus grand degré d'*immédiateté*. Celui qui interrogeait les oeuvres de l'Antiquité, situé dans son présent à lui, se trouvait par là même coupé du présent de l'oeuvre (ainsi que de celui des lecteurs contemporains de son auteur). Malgré le fait que l'exégète se trouvait bel et bien dans la *présence* de l'oeuvre d'une époque passée véhiculée par le texte, la présence en question n'était paradoxalement pas la même que celle dans laquelle il se trouvait lorsqu'il avait affaire à des écrits contemporains ou, à plus forte raison, au discours d'une conversation orale.³⁹ À cet égard, la présence de l'oeuvre ancienne revenait à une *absence* — absence d'un présent et d'une présence originels devenus à jamais inaccessibles et, tout compte fait, irrécupérables. Enfin, l'impression d'une présence plus immédiate⁴⁰ que créaient le discours oral et le discours écrit contemporain s'accompagnait nécessairement de la conscience d'une distanciation d'ordre ontologique qui est le fondement même de l'altérité.

Avant de conclure, il reste un problème concernant le statut du texte chez Schleiermacher, auquel il convient de s'adresser. Dans toutes nos précédentes remarques, nous nous sommes servi du concept de "texte." En fait, Schleiermacher utilise le terme "discours" (*Rede*) pour définir l'objet d'étude de son herméneutique et Ada Nesche-Hentschke a insisté sur le fait qu'il "a pensé et repensé l'herméneutique comme problème de l'interprétation du discours" (67; nous soulignons), en consacrant un essai, sous forme d'un commentaire du cours donné par Schleiermacher dans les années 1809-10 à Berlin, à l'explicitation de ce terme. Christian Berner, pour sa part, rejoint Nesche-Hentschke sur ce point lorsqu'il dit que "[l]a plupart des interprètes n'ont pas accordé une attention suffisante à la définition de ce terme [*le discours*], sans lequel l'herméneutique n'est pas saisissable en son authentique visée ..." (1995, 50; note 2). C'est ici, à notre sens, que le caractère général de la

39 Le fondement de ce paradoxe se trouve dans la distinction entre le texte, objet de l'acte de lecture, et l'oeuvre, résultat de cet acte. C'est que le texte est la seule constante, pour ne pas dire le pont, entre le passé (de l'auteur et de ses lecteurs contemporains) et le présent (du commentateur actuel).

40 On pourrait objecter ici que la différence dans le degré de l'immédiateté ressentie est plus grande entre le discours oral et le texte écrit qu'il ne l'est entre le texte contemporain et le texte du passé. Mais c'est notre connaissance de la provenance du texte en question, plus ou moins éloignée de notre propre situation dans le temps, — connaissance, notons-le, qui peut être fondée uniquement sur ses caractéristiques linguistiques — qui détermine le degré plus ou moins grand de l'immédiateté de son discours. Tout aussi pertinent est le fait que par analogie, Schleiermacher attribue au texte écrit, comme nous l'avons vu, les attributs porteurs d'une impression d'immédiateté et de présence humaine qui sont ceux du discours oral et il est évident que les textes de sa propre époque se prêtaient mieux à l'analogie que ceux de l'Antiquité.

visée de Schleiermacher doit entrer en ligne de compte. "Cela veut dire," selon les mots de Neschke-Hentschke, "que l'herméneutique générale ne fournit pas des règles concrètes permettant de dire comment interpréter une lettre de Saint Paul ou un dialogue de Platon; ce qu'elle vise est l'élément commun dans tous les discours qui sont le fruit de l'art rhétorique (B 110) ..." (70)⁴¹ Un tel but est évidemment tout à fait consistant avec le désir de dépasser les différentes herméneutiques spécialisées (bibliques, juridiques, etc.) existant à son époque et dont il avait connaissance. La portée générale de l'herméneutique de Schleiermacher où il n'est question ni d'aucun texte en particulier ni d'aucune catégorie particulière de texte suffirait déjà, nous semble-t-il, à expliquer son recours au terme "discours" (*Rede*) plutôt qu'à celui de "texte."

Cela dit, même si l'on souscrit à la conception que se fait Neschke-Hentschke de l'herméneutique schleiermachérienne comme "une herméneutique conceptuelle ou philosophique," il faut reconnaître, selon ses propres termes, que "le comprendre" est "strictement restreint aux phénomènes linguistiques" (76), tout discours étant inséparable du langage qui le véhicule et de toute séquence de signes linguistiques susceptible de constituer un texte. D'ailleurs, l'interprétation grammaticale (qui devait compléter l'interprétation technique ou psychologique) introduit inévitablement le concept du texte, car le premier des trois contextes — dont les deux autres sont le genre littéraire et l'évolution de la langue — est, comme elle le fait remarquer, "[l]e contexte qui est le discours entier — dont il considère le discours comme une unité cohérente (un 'tissu')" et, qui plus est, "[s]on exposition sur la détermination fourmille d'observations importantes sur la façon dont un texte se constitue en tant que 'tissu'" (Neschke-Hentschke 79). Tout aussi important à cet égard est le rôle du signifiant car ce sont les signifiants qui confèrent au texte sa matérialité. Ayant signalé le fait que A. Wolf, l'un des deux contemporains auxquels Schleiermacher s'adressait dans ses *Discours* de 1829, "s'attachait uniquement à la recherche du sens, en rejetant toute étude systématique du signifiant," Luce Fontaine-De Visscher fait remarquer que "[l]a primauté accordée au signifiant fait apparaître Schleiermacher singulièrement en avance sur son temps" (629 et n. 49; nous soulignons). Quant au texte en tant que structure formelle, Manfred Frank

41 Ce commentateur insiste sur la généralité de son propos en montrant que Schleiermacher décrit "l'intérêt d'une herméneutique générale comme un intérêt purement théorique" et va jusqu'à soutenir que l'interprétation grammaticale et l'interprétation technique doivent chacune donner lieu à son propre métatexte, "le commentaire linguistique" et "l'introduction" respectivement, et cela, malgré leur indéniable complémentarité: "La façon dont Schleiermacher procède," en rédigeant, d'une part, une traduction des dialogues de Platon, "le fruit le plus authentique de l'interprétation grammaticale," et de l'autre, les introductions aux dialogues "où, conformément à l'interprétation technique, un rôle central est réservé à l'analyse de la composition", prouverait "qu'on ne peut pas réunir les deux tâches dans un seul exposé" (78).

attribue à Schleiermacher le rôle d'avoir "introduit dans la terminologie de nos disciplines aussi bien le concept de structure que celui de compréhension du sens qui est le leur aujourd'hui" (363, n. 20).

Il n'y a pas de doute que la distanciation ontologique dont il a été question est ressentie devant la présence du texte, dans toute sa matérialité langagière. Tel est nécessairement le cas vu la prémisse de l'indissociabilité du langage et de la pensée. Si le langage est comme une présentification de la pensée, "il n'y a," en revanche, "pas de pensée sans mots" (B 171). C'est le langage du texte qui est la seule manifestation perceptible de la pensée et le seul objet d'étude de l'herméneute.

En conclusion, nous avons pu constater que trois facteurs — la présupposition de l'inévitabilité de la non-compréhension, le statut emblématique du discours oral comme objet du processus herméneutique et l'inclusion dans le corpus à étudier des oeuvres contemporaines — se conjuguent, chez Schleiermacher, pour faire prévaloir la distanciation ontologique sur toute distanciation d'ordre temporel, et notamment sur la distanciation historique qui avait été jusque-là la préoccupation première de l'herméneute. Il s'ensuit que le texte s'impose comme une entité dont il convient de respecter l'intégralité ainsi que l'intégrité qui lui est propre. Les écrits constituant son herméneutique réunissent pour la première fois toutes les conditions requises pour qu'on puisse prendre conscience de l'altérité foncière du texte. Il va falloir attendre Mikhaïl Bakhtine avec son concept de l'"exotopie" (Voir note 3 *supra*) et Paul Ricoeur avant de voir l'herméneutique se centrer de nouveau sur le problème de la distanciation ontologique.

Université de Toronto

Ouvrages cités

- Berner, Christian. *La Philosophie de Schleiermacher*. Paris: Éditions du cerf — Passages, 1995.
- Berner, Christian. *Herméneutique*. Trans. F.D.E. Schleiermacher. Paris: Les Éditions du cerf/Presses universitaires de Lille, 1987.
- Fitch, Brian T. "Schleiermacher entre Gadamer et Todorov: un problème d'appropriation." *Horizons philosophiques* 7.2 (1997): 59-74.
- Fitch, Brian T. "Le Voyage comme paradigme herméneutique: exotisme burorien et exotopie bakhtinienne." *Butor et l'Amérique*. Textes réunis et présentés par Mireille Calle-Gruber. Montréal: L'Harmattan, 1998. 13-28.
- Fontaine-De Visscher, Luce. "Le rôle du sujet dans l'interprétation. Une nouvelle lecture de Schleiermacher avec Manfred Frank." *Revue philosophique de Louvain* 4e série (novembre 1991): 606-34.
- Frank, Manfred. "L'Herméneutique de Schleiermacher. Relecture autour du débat

Herméneutique-Néostrukturalisme." *Revue internationale de philosophie* 151 (1984): 348-71.

———. "Friedrich Schleiermachers Allgemeine Hermeneutik von 1809/10, herausgegeben von Wolfgang Irmund." *Internationaler Schleiermacher-Kongress Berlin 1984*. Berlin-New York: K.-V. Selge, 1985. 1270-1310.

Gadamer, Hans-Georg. *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*. Tübingen: J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1960.

Gadamer, Hans-Georg. *Vérité et méthode: les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Édition intégrale revue et complétée par Pierre Fruchon, Jean Grondin et Gilbert Merlio. Paris: Seuil, 1996.

Grondin, Jean. *L'Universalité de l'herméneutique*. Paris: PUF, 1993.

Gusdorf, Georges. *Origines de l'herméneutique*. Paris: PUF, 1993.

Jauss, Hans Robert. *Pour une herméneutique littéraire*. Paris: Gallimard, 1988.

Kimmerle, Heinz, ed. *Hermeneutik. Nach den Handschriften neu herausgegeben und eingeleitet von Heinz Kimmerle*. By F.D.E. Schleiermacher. Heidelberg: Karl Winter, 1959.

Kimmerle, Heinz, ed. *Hermeneutics: the Handwritten Manuscripts*. By F.D.E. Schleiermacher. Trans. James Duke and Jack Forstman. Missoula (Montana): Scholars Press — American Academy of Religion: "Texts and Translations 1," 1977.

Lücke, F., ed. *Hermeneutik und Kritik mit besonderer Beziehung auf das Neue Testament*. By F.D.E. Schleiermacher. *Sämtliche Werke*. Vol.7. Berlin: Reimer, 1838.

Nesche-Hentschke, Ada. "Le Texte sur L'Herméneutique de F.D. Schleiermacher."

Paul Ricoeur: les métamorphoses de la raison herméneutique. Eds. Jean Greisch et Richard Kerney. Paris: Les Éditions du cerf — Passages, 1991. 65-81.

Palmer, Richard. *Hermeneutics: Interpretation Theory in Schleiermacher, Dilthey, Heidegger and Gadamer*. Evanston: Northwestern UP, 1969.

Ricoeur, Paul. *Interpretation Theory*. Fort Worth: Texas Christian UP, 1976.

Simon, Marianna. *Herméneutique*. Trans. F.D.E. Schleiermacher. Genève: Éditions Labor et Fides — Lieux théologiques, 1987.

Szondi, Peter. "L'Herméneutique de Schleiermacher." *Poétique* 2 (1970): 141-55.

JOHN K. HALE

Using Aristotle

A good theory is one which can explain not only all the phenomena available to the theorist but phenomena then unknown or not yet existing. A theory is good if it can explain the alien or new without dissolving into vagueness. Now no other literary theory possesses such explanatory power as Aristotle's central thesis in the *Poetics* concerning the action and effect of tragedy. Even where it is not explanatory it has heuristic value for particular texts and readers. And it perpetually enables theory and practice to evaluate each other. I shall illustrate and appraise these claims, at first in some obvious later contexts and genres, but then in media not usually connected with the *Poetics*, as follows.

There is obvious profit in applying it (with a due sense of *mutatis mutandis*) to later bodies of tragedy like Shakespeare's.¹ Later epic, similarly, should be explicable if the theory is sound, since Aristotle addressed epic as well as tragedy, and his account of tragedy (*qua* the most fully developed form of serious mimesis) should befit epic as a less developed form of the same. But thereafter I focus his explanatory force more onto alien or new media: the novel, opera, film, puppet-drama. Within limits which I acknowledge as need arises, Aristotle helps us to probe and understand *any* art of representation which has extension in time.

As a final preliminary, in case the theory is not at the reader's fingertips or is remembered in a version which scholarship has discredited, it may be crudely summed up as follows.² Tragedy is "the representation of a serious complete action of some magnitude ... which by arousing pity and fear brings about a catharsis of such passions" (ch.6, 1449b24-28). It does this best where

1 I have examined his comedies too (see Hale).

2 References are to the Greek text of Aristotle's *Poetics*; the translations are my own. Chapter-numbers are given as well, to guide the reader who wants to refer to other texts and translations.